

Roger BODART

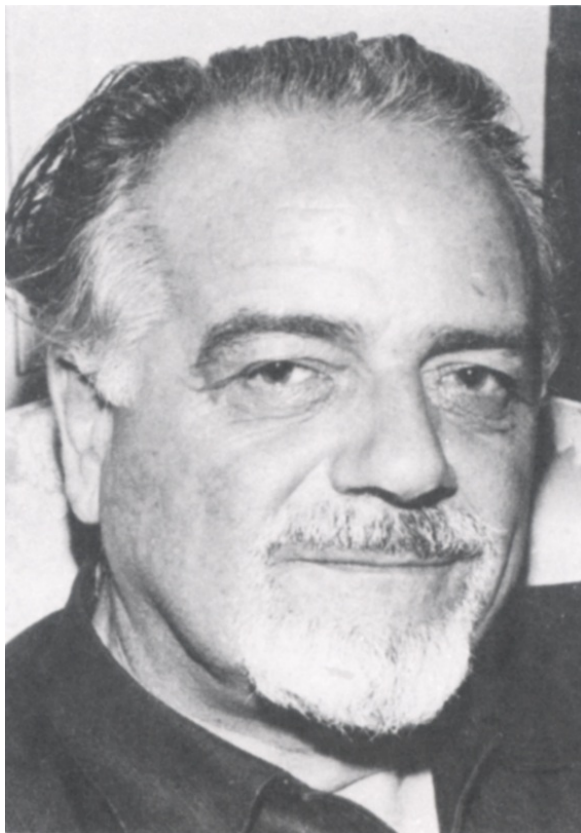


Photo : © N. HELLYN- AML

Par Anne RICHTER

1992

Presque vingt ans ont passé depuis la mort de Roger Bodart, survenue le 2 juin 1973. Pendant cette vingtaine d'années, on ne parla guère de l'auteur de *La Route du Sel*. Il devait, sans doute, connaître ce long « purgatoire » que traversent parfois les meilleurs écrivains, après leur mort. Mais voici qu'aujourd'hui, nous le retrouvons enfin, tel qu'en lui même le temps l'a changé. Son nom réapparaît d'abord avec une certaine discrétion, en plusieurs endroits : le 3, le 16 et le 23 décembre 1990, Paul Roland consacra au poète trois émissions(1) tandis que les *Midis de la Poésie* programmaient le 5 février 1991, une conférence intitulée *Redécouvrir Roger Bodart* (2). La vraie redécouverte, la consécration réelle sont, elles, toutes récentes : une anthologie des meilleurs textes de Roger Bodart vient en effet d'être publiée à Paris, dans la prestigieuse collection *Orphée* (3).

1. *Des Hommes et des Livres*, R.T.B.F. Radio.

2. *Redécouvrir Roger Bodart* par Anne Richter, diapositives de Paul et Nicole Hellyn.

3. *La Route du Sel et autres poèmes*, choix de textes et préface d'Anne Richter, coll. *Orphée*, Éditions de La Différence, Paris, septembre 1992

Sans doute est-ce le moment de reconsidérer le rôle important que joue ce poète dans le monde des lettres belges et d'insister sur la portée véritable de son oeuvre. Pendant près d'un demi-siècle, Roger Bodart se situa au coeur de la vie littéraire belge ; le fait est certain, mais... Il y a déjà un «mais», car dans l'esprit de ceux qui l'ont approché à l'époque sans le connaître vraiment, la renommée du poète s'est construite sur un malentendu. Certains esprits pénétrants ont vite décelé ce malentendu ; notamment le critique parisien René Lacôte qui écrivit dans *Les Lettres françaises*, lors de la parution d'un des ouvrages de l'auteur : «Roger Bodart est un des plus actifs défenseurs de la langue et de la poésie d'expression française. Le rôle qu'il a assumé en Belgique est marquant. Directeur du service des Lettres et chargé d'une mission de diffusion des lettres belges à l'étranger, il a des responsabilités et une influence qui sont particulièrement considérables, mais qui peuvent avoir aussi, pour sa situation littéraire personnelle, des conséquences redoutables. C'est Roger Bodart qui nous a révélé la plupart des jeunes poètes belges actuellement connus et c'est à son initiative qu'est due la révélation, par l'éditeur Pierre Seghers, dans la collection des *Poètes d'aujourd'hui*, d'auteurs qui étaient célèbres en Belgique et inconnus en France, en particulier Marcel Thiry. Mais si la personnalité de Roger Bodart est des plus connues, le poète, pour les raisons que je viens de dire, est encore méconnu en Belgique où il est simplement tenu pour l'un des meilleurs représentants d'une tradition poétique maintenue. (4)»

Voilà qui est clairement parlé. L'avenir allait donner raison au pénétrant René Lacôte, car il est certain qu'en Roger Bodart, l'homme public sur lequel se braquèrent les regards fit du tort au poète. Le premier monopolisa l'attention au détriment du second. Cependant, il est important de se souvenir de tout ce dont les lettres belges lui sont redevables. Jean Tordeur, dans la remarquable étude qu'il consacra au poète (5), a insisté sur cet aspect du personnage : «Aux côtés de Sarah Huysmans, il se voue à la création des *Midis de la Poésie* que l'on tenait pour un projet irréaliste et qui, après plus de quarante ans d'existence, sont plus vivants que jamais. On nous les envie en France sans jamais avoir pu les mettre sur pied à

4. *Les Lettres françaises*, 20 avril 1967.

5. *Galerie des Portraits*, tome V, Palais des Académies, 1990.

Paris. Il participe de très près aux études qui vont assurer, sur la base d'une idée de Pierre Nothomb, la création du Fonds National de la Littérature. Ici encore, dès 1947, notre pays prend une avance considérable sur son grand voisin en décidant que l'édition doit bénéficier de subsides au niveau de la publication et de l'achat de livres. Il obtient des encouragements pour les Éditions des Artistes de Georges Houyoux et pour celles que dirigent André De Rache et Jacques Antoine. Des auteurs que l'on redécouvre aujourd'hui et qui étaient alors quasiment inconnus, sont révélés grâce à cette initiative. Il suggère et obtient la fondation de bourses aux écrivains et de subsides indirects sous la forme de conférences en Belgique et à l'étranger... Nulle barrière d'âge, de genre ou d'option soit littéraire soit philosophique n'entrave sa curiosité toujours en éveil. À l'écoute de chaque nouvelle génération, on le voit détecter le premier les talents futurs, leur faciliter – parfois à leur surprise – une première publication dans une revue, une apparition aux *Midis de la Poésie*. Il assure la représentation de notre littérature hors de nos frontières, tant par le lancement à Paris de la Collection blanche que par ses voyages et ses conférences, créant de la sorte en Europe, en Afrique, en Amérique, un réseau de sympathies agissantes. Il anticipe largement sur la prise de conscience de la francophonie en recommandant la création du Prix belgo-canadien. Nombre d'actions contemporaines en faveur de notre littérature, même si elles ont pris entre-temps une autre dimension, – telle la réédition de nos meilleurs écrivains d'hier –, n'auraient probablement pas vu le jour s'il n'y avait donné le branle. Enfin, par ses démarches personnelles, plus pressantes qu'on ne le saura jamais par le menu, il obtiendra de nombreuses aides en faveur d'artistes en difficultés.»

Il est évident qu'une telle activité comporta des risques. En agissant avec une générosité aussi manifeste, Roger Bodart ne se mettait pas à l'abri des critiques et ne songeait pas assez à défendre sa propre oeuvre. En trente ans, il a néanmoins beaucoup écrit. Des poèmes, des essais, des anthologies, des monographies consacrées à l'art belge, des centaines d'articles publiés surtout dans la page littéraire du *Soir*... Et pourtant, à cinquante-quatre ans, en dépit de cette réussite brillante, malgré toutes ces réalisations, il se passe une chose étrange. Le poète publie ***La Route du***

Sel (6), son ouvrage majeur. Et dans cette oeuvre dense, haletante, énigmatique, il crie qu'il n'a rien fait : « À l'âge de cinquante-quatre ans, l'auteur de *La Route du Sel* a vu, a cru voir que ce qu'il avait fait ou cru faire n'était rien. Une absence d'être, voilà ce que lui semblait son existence. Qui n'a jamais vécu cette épreuve ne peut deviner l'effroi qu'elle suscite. » Cette remise en question radicale d'un homme chargé d'oeuvres, d'honneurs, d'expériences étonne. Pareil constat intrigue : quel fut, en fin de compte, la raison d'être du poète Roger Bodart ?

À nous de découvrir aujourd'hui son vrai visage, à travers son oeuvre. La génération qui le suit a déjà commencé à le faire. Voici ce qu'écrivit par exemple, le philosophe Jacques Sojcher : « *La Route du Sel* : A la croisée de la souffrance la plus grande et de l'espoir le plus fou. Cette souffrance, cet espoir, restent comme la meilleure part du poète Roger Bodart, de l'homme qui a connu cette « parole de vent », « le lourd métier de paraître », avec l'exigence secrète d'une autre vie, (...) d'où la séparation, la solitude, l'indifférence, l'écart(èlement) – n'existeraient plus et où quelque chose comme l'innocence serait possible.(7) »

« Ce qui compte dans l'histoire d'un homme », affirmait le poète lui-même, « ce n'est pas ce que disent les historiens ; des dates, des lieux, des défaites, des victoires, mais bien plutôt quelque léger parfum que rien n'efface, l'odeur d'une âme qui ne veut pas mourir.(8) »

Au vrai, l'invisible présence de Roger Bodart reste aujourd'hui vivante pour ceux qui ont su apprécier le subtilité de sa nature.

6. *La Route du Sel*, Éditions Seghers, Paris 1964.

7. *Marginales*, n° 160-161, juin 1974. Numéro double d'hommage consacré à Roger Bodart.

8. Discours de réception à l'Académie de Langue et de Littérature françaises de Belgique.

Biographie

10 mars 1910 : Naissance de Roger Bodart, dans le village de Falmignoul, proche de la frontière française, dans les Ardennes. Son père est instituteur du village.

1917 : La famille Bodart quitte Falmignoul pour Bruxelles. Le père de Roger Bodart vient d'être nommé directeur d'un orphelinat. Études à l'Athénée de Schaerbeek.

1928-1933 : Roger Bodart poursuit ses études de droit à l'Université libre de Bruxelles. Il y rencontre sa future épouse, Marie-Thérèse Guillaume. Inscription à l'Ordre des Avocats du Barreau de Bruxelles. Prix de la conférence du Jeune Barreau. Rencontre avec Charles Plisnier. Début d'une longue amitié.

1939 : Naissance d'une fille, Anne, qui deviendra écrivain sous le nom d'Anne Richter. Françoise, sa deuxième fille, naîtra en 1945.

1940 : Roger Bodart est journaliste à l'I.N.R. (actuellement R.T.B.F.). C'est lui qui annoncera sur les ondes de l'I.N.R. l'invasion allemande.

1946 : Roger Bodart devient conseiller littéraire au Ministère de l'Éducation Nationale et de la Culture.

1948 : Crée avec Sarah Huysmans, fille du Ministre Camille Huysmans, les *Midis de la Poésie*. Succès immédiat.

1950 : Voyage de plusieurs mois en Afrique, qui marque profondément la vie et l'oeuvre du poète.

1952 : Élection à l'Académie Royale de Langue et de Littérature françaises de Belgique. Roger Bodart y est reçu par Charles Plisnier, le même jour que Georges Simenon.

Roger BODART - 8

1955 : Voyage aux États-Unis.

1973 : Roger Bodart meurt à Bruxelles, le 2 juin.

Bibliographie

Poésie :

- *Les mains tendues*, Georges Houyoux, Bruxelles, 1936.
- *Office des Ténèbres*, Maison du Poète, Bruxelles, 1937.
- *La Tapisserie de Pénélope*, Georges Houyoux, Bruxelles, 1946.
- *Le Chevalier à la charrette*, Georges Houyoux, Bruxelles, 1953.
- *Le Nègre de Chicago*, Pierre Seghers, Paris, 1958.
- *La Route du sel*, Pierre Seghers, Paris, 1965.
- *Le Tour*, Pierre Seghers, Paris, 1968.
- *La Longue marche*, (posthume), André De Rache, Bruxelles, 1975.
- *Le Signe de Jonas*, (posthume), André De Rache, Bruxelles, 1977.

Essais :

- *Charles Du Bos*, La Sizaine, 1946.
- *Montherlant ou l'armure vide*, La Sizaine, 1946.
- *Dialogues européens*, Georges Houyoux, 1950.
- *Dialogues africains*, Georges Houyoux, 1952.
- *Expédition Elata, de l'Orénoque au Rio Negro*, J. Vromant, 1956.
- *Maeterlinck ou l'absurde dépassé*, De Meyère, Bruxelles, 1960.
- *Le songe d'Amédée Ponceau*, Éditions universitaires, 1962.
- *Maurice Maeterlinck*, Pierre Seghers, Coll. *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, 1962.
- *Marcel Thiry*, ibidem, 1964.
- *Les Poètes du Bois de la Cambre*, Éditions universitaires, 1965.
- *L'imromptu du Pont d'Oye*, en collaboration avec Marie-Thérèse Bodart, La Dryade, Virton, 1966.
- *Verhaeren, hier et aujourd'hui*, Pierre Seghers, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, Paris, 1966.

À consulter :

- **Roger Bodart**, par André GUIMBRETIERE, Pierre SEGHERS, coll. *Poètes d'aujourd'hui*, 1966.
- Revue *Marginales*, deux numéros d'hommage (1953 et 1974).
- **Psychogenèse d'un poème**, par Gilberte AIGRISSE et Pierre SEGHERS, Éd. André De Rache, Bruxelles, 1973.
- *Cahiers Bleus*, numéro spécial : **Roger Bodart : approches**, Dominique Daguet, 1985.
- **Roger Bodart**, par Jean Tordeur, in *Galerie des Portraits*, T. V, Palais des Académies, 1990.
- **La route du sel et autres poèmes**, choix de textes et préface d'Anne Richter, Paris, La Différence, coll. *Orphée*, 1992.

Texte et analyse

*Dans la soute d'avant d'exister. Au plus noir.
Pas homme. Même pas enfant. Rien qu'une épreuve.
Des songes d'ailes et de bras font ce qu'ils peuvent.
Des yeux s'ouvrent sur la hantise d'enfin voir.*

*Surseoir. Ni l'homme-dieu, ni les fils de la Veuve.
Pendant cent mille fois cent mille siècles choir
dans le vide. Couler sans pourtant se savoir
porté par le boueux entêtement d'un fleuve.*

*Couler sans être sang, ni eau, mais déjà corps
tordu, tendu, et déjà cri parmi l'accord
des milliards de voix. Et déjà double*

*cellule qui fut une et entière jadis,
qu'une hache en deux parties orphelines fendit
et dont les voix s'appellent de loin dans l'eau trouble*

(La Route du sel)

Introduction :

Ce poème ouvre le recueil de ***La Route du Sel***. D'emblée, il nous situe au coeur d'une thématique singulière, difficile à définir, dans la mesure où celle-ci se révèle porteuse de significations multiples. ***La Route du sel*** est une de ces oeuvres riches que l'on peut lire à plusieurs niveaux. La lecture de ce premier poème nous incite déjà à accorder au recueil entier un triple sens : une métamorphose nous est décrite et commentée qui pourrait être identifiée à

- la genèse du monde
- la mort et la renaissance d'un homme
- la création d'un poème

Pour nous aider à mieux comprendre le texte, nous possédons un document précieux : l'exégèse de l'oeuvre, faite par le poète lui-même. Roger Bodart nous a laissé, en effet, une étude éclairante consacrée à l'expérience humaine et esthétique qui présida à la rédaction de ***La Route du sel***. Ce texte intitulé ***Genèse d'une genèse*** fut inséré dans un essai de la psychanalyste Gilberte Aigrisse, ***Psychogenèse d'un poème*** (Éd. André De Rache, 1973) ; nous y apprenons notamment que le choc créateur qui suscita le jaillissement, à la lumière de l'écriture, de cette poésie fulgurante fut soudain et violent. Une sorte d'éruption nécessaire. À cette époque, le poète fut brutalement envahi par le sentiment prégnant de son propre néant. Ce sentiment extraordinairement intense est comparé à « une sorte d'agonie ». Reniant toute sa production littéraire antérieure, Roger Bodart fait table rase de tout ce qu'il a lu, aimé, commenté. Le style et les sources d'inspiration de ***La Route du sel*** paraissent, dans l'ensemble d'une oeuvre au ton presque classique, entièrement différents. Il s'agit réellement d'une poésie créée à partir de *rien*, mais d'un rien dont on peut tout attendre, car la chute vers le néant qu'elle commande va devenir l'occasion d'une renaissance tout aussi prodigieuse, -en l'occurrence, une vertigineuse descente dans les ténèbres des origines. ***La Route du sel*** s'ouvre devant le poète, c'est-à-dire symboliquement, la plongée dans les abysses du subconscient.

Rêver sel, selon Gaston Bachelard, c'est aller à la plus secrète demeure de notre substance. La mer originelle est eau salée ; les origines de l'univers, de l'homme et du poème vont se mêler dans le brûlant et mystérieux creuset de cet art alchimique dont Roger Bodart nous parle mieux que tout autre : ***La Route du sel dit cette convulsion au sein d'une matrice antérieure à l'existence de notre planète. Elle conte l'histoire d'une préhistoire bien plus ancienne que ce que nous nommons la préhistoire. Elle est, si l'on veut, cette genèse première dont chaque être récapitule en lui toutes les affres et tous les spasmes, aux heures les plus véhémentes de son existence. À l'heure de sa naissance comme à l'heure de son agonie sans doute, et aussi, à certains moments entre les deux, où, écartelé par la douleur, il échappe à son moi pour s'ouvrir et s'identifier à l'univers.***

Première strophe :

Dans la soute d'avant exister. Au plus noir.

Le style, sec, saccadé, dépouillé, reflète la difficulté et l'urgence du témoignage. La plupart des verbes sont supprimés. La syntaxe est brisée. Les substantifs prédominent.

La *soute* peut être identifiée à cette *matrice de l'univers* dont parle le poète dans son *Exégèse*. Gilberte Aigrisse, pour sa part, précise le sens de cette image ; selon elle, cette première strophe évoque un désir de retour au sein maternel. Il est vrai que les grands rêveurs de la vie antérieure sont attirés par des images de la vie repliée sur elle-même, *enroulée*. Cette interprétation restreint toutefois quelque peu un rêve que le poète fit et qu'il décrit dans un texte en prose placé en exergue de **La Route du sel**: *Au coeur de mes nuits les plus calmes, il m'arrive de faire un rêve qui, chaque fois, me laisse au réveil l'impression d'avoir plongé dans un abîme. Je ne suis ni homme, ni enfant, ni même embryon. Je ne puis parler de moi. Quelque chose existe qui semble n'avoir encore aucune forme...*

Pas homme. Même pas enfant. Rien qu'une épreuve.

Par un processus d'involution, le poète est retourné au stade de l'unicellulaire. Il n'est plus qu'une *épreuve*: ce mot-clé doit être pris dans tous les sens possibles. Le poète, dans son *Exégèse*, énumère les différentes significations qu'il lui accorde, dans ce contexte précis : *épreuve par l'eau et le feu qui fournit une preuve, qui prépare l'avenir, épreuve aussi de quelques signes gravés provisoirement et qu'il faudra accepter ou effacer ou corriger avant la sortie de presse du Mot définitif*.

Le *Mot définitif* employé avec la majuscule, est ici, de toute évidence, la Naissance. Quant à l'*épreuve*, ce terme possède deux sens. L'*épreuve* au sens propre, c'est-à-dire l'expérience servant à tester la résistance, et au sens figuré, la douleur, la difficulté de vivre qui ébranle le courage. Ce sens est réutilisé par le poète lorsqu'il ajoute, quelques lignes plus loin: *épreuve encore, ces quelques cinquante années de sa vie, dont, un soir, il découvre qu'elles ne furent rien*. Le poète accorde encore un troisième sens au mot, lorsqu'il évoque *la sortie de presse du Mot définitif* : l'*épreuve* étant alors la première feuille d'impression servant aux corrections d'imprimerie.

Ainsi, ce seul mot du deuxième vers de la première strophe du poème contient déjà, implicitement, la synthèse de la triple expérience qui sera évoquée plus loin : il peut être conçu, à lui seul, comme un raccourci, le Maître-Mot (avec celui de Naissance) de l'enseignement apporté par l'expérience transformante de la vie et de la mort.

Des songes d'ailes et de bras : l'être qui est en train de se créer hésite encore entre le règne animal (les ailes) et le règne humain (les bras).

Deuxième strophe :

Notons l'emploi du verbe *surseoir*, pris dans le sens de différer. Sous-entendu, différer l'heure de la naissance, qui coïncidera avec celle de l'épreuve. Ainsi nous est révélée la situation dangereuse et marginale, l'état intermédiaire que subit le poète, encore livré aux abîmes de la non-existence. *On* voyage dans une sorte de no man's land, où *on* n'obéit pas encore aux lois révélées.

Ni l'homme-dieu ni les fils de la Veuve : le poète ne peut, à ce moment, que se définir négativement par rapport aux mondes divin et humain ; son engagement n'est pris ni dans le christianisme (l'homme-dieu), ni dans l'organisation sociale et philosophique de la laïcité (les fils de la Veuve : les adeptes de la franc-maçonnerie). Il semble perdu dans la nuit des temps, mais demeure néanmoins mystérieusement orienté, à son insu, semble-t-il. Il est animé par une ardeur tenace, par

le boueux entêtement d'un fleuve : le poète est submergé par *le fleuve des éléments qui s'accouplent, la terre dans le ventre de l'air, le feu giclant au sein de l'eau* (9). Mais à ce sens propre du mot, il faut, une fois de plus, ajouter le sens figuré : cette boue originelle est aussi celle du rêve. Loin d'être rafraîchi par le flux poétique, le souvenir du poète devient en effet de plus en plus obscur, indistinct et par là même, plus chargé de vie.

Troisième strophe

Le poète s'approche du coeur de l'énigme. Il possède à présent une enveloppe charnelle, il est «une sorte d'ébauche de l'être avant l'être». Notons le verbe *couler* dont l'emploi est éclairant : dans l'exergue de **La Route de sel**, le poète s'interroge sur la nature de cette chose rêvée à laquelle il s'identifie. *C'est un compromis entre le liquide et le solide, qui n'a pas de mouvement propre... qui bouge cependant.* Il dira plus loin qu'il s'agit sans doute d'une goutte de mercure.

Corps tordu, tendu :

L'effort de la métamorphose est extrême. Cette chose, se dit le poète, *coule et court avec une fièvre étrange, non parce qu'elle le veut, mais parce qu'on le veut.* La tension traduit ici l'idée d'une volonté extérieure à laquelle il convient d'obéir. On retrouve souvent, chez Roger Bodart, la conviction de devoir accomplir un destin sans qu'il soit possible de comprendre le sens de ce cheminement nécessaire. *Notre être véritable est très profondément enfoui en nous,* écrit-il. *Nous ne le connaissons pas, mais il nous porte (10).*

*...et déjà cri parmi l'accord
des milliards de voix.*

Ce cri est la première manifestation de la vie individuelle. Il annonce le cri de la naissance, mais exprime en même temps le désarroi et la déréliction : *Il y a des échecs – immenses parfois – qui sont des façons d'attendre. Les apparences du désespoir intégral et de l'abandon total sont très semblables. Mais du désespoir à l'abandon, il y a l'abrupte distance d'un cri (11).* Cependant, ce cri de l'homme qui naît est aussi celui du poème qui surgit. À plusieurs reprises, Roger Bodart définit le poème comme un cri, l'écho d'une vérité qui traverse le créateur presque à son insu : *Ainsi se fait le poème dans le poète, sans le poète, semble-t-il... Le poème se prépare dans l'obscur, et puis voici qu'il surgit en pleine*

10. *Exégèse d'une exégèse*, Roger Bodart.

11. *Exégèse d'une exégèse*, Roger Bodart.

lumière, se déploie en bon ordre, vers par vers... une rime insolite répondant à l'appel d'un mot qui ne semblait pas fait pour elle (12).

L'accord poétique correspond à l'accord cosmique; au cri de la naissance déjà inscrit *dans l'accord de milliards de voix*. Cette idée d'une harmonie naturelle sortie d'un chaos habite en permanence l'oeuvre de Roger Bodart. Elle conditionne même son art d'écrire, sa technique poétique qu'il nous livre en quelques phrases aiguës : *Des mots se suivent, séparés par une ponctuation austère, hachée, qui renferme chaque objet à l'intérieur de son alvéole. Le poème est bâti mot sur mot, comme les aqueducs où la pierre soutient la pierre par son propre poids, sans qu'aucun ciment ne soit nécessaire*. La ponctuation rigoureuse crée l'espace de silence qui soude le mot au mot.

Quatrième strophe

Le poète continue son voyage vertical au travers de transformations successives. Autant d'arrachements, d'éparpillements qui deviennent, par le pouvoir transfigurant de la mémoire poétique, accomplissement d'une destinée.

*... déjà double
cellule qui fut une et entière jadis.*

La structure grammaticale de la strophe, l'adjectif séparé du nom auquel il se rapporte reflète une rupture plus essentielle: la scission de la cellule première, l'éclatement de l'unité. L'explication de cette image volontairement obscure, nous la retrouvons une fois de plus dans l'exergue de ***La Route du sel***; le poète y parle d'une découverte qu'il fit un matin d'hiver, à Rotterdam. Dans un musée, un petit tableau de Mabuse attira son regard. Sur la toile, est représenté le mythe de l'androgyne : *une rivière aux eaux courantes. Au milieu, un couple. La femme entoure le cou de l'homme de l'écharpe de ses bras, l'entraîne vers la droite. L'homme résiste, regarde l'autre rive, comme si quelqu'un l'appelait de ce côté. Qui? ou quoi? Un autre couple qu'on devine au loin, presque indistinct. Le couple que, jadis, ils furent. Couple? Non. Un seul être. Deux jambes. Deux bras. Mais deux*

torses, deux visages, l'amorce d'une dualité. Deux en un, s'aimant. C'est cela qu'au milieu de la rivière, la femme refuse et dont l'homme se souvient.

Ce symbole de l'androgynie domine tous les poèmes de **La Route du sel**. Le livre s'ouvre sur cette image et se referme sur une image analogue. La première image dit l'un devenant double. Les suivantes, *le double devenant cent, mille, personne*. La dernière semble annoncer, avec l'approche de la mort, ultime métamorphose, un retour à l'unité. L'itinéraire secret se referme sur lui-même. Tendu du visible à l'invisible, il aboutit à la dissolution des structures matérielles.

Or, si ce grand archétype de l'androgynie semble fasciner certains artistes contemporains (13), il appartient surtout, depuis des millénaires, à l'imagination collective de nombreuses civilisations. *De très nombreuses traditions tiennent 'l'homme primordial', l'ancêtre, pour un androgynie, et des versions plus tardives parlent des couples primordiaux...*

La bisexualité de l'homme primitif forme une tradition encore bien plus vivante dans les sociétés dites primitives et elle s'est même conservée ou reformée dans une anthropologie aussi poussée que celle de Platon et des gnostiques... qu'il faille voir dans l'androgynie une expression de la perfection et de la totalisation, nous en avons une nouvelle preuve dans le fait que l'androgynie originel était fréquemment conçu comme sphérique ; or, la sphère a symbolisé, depuis le début des cultures archaïques, la perfection et la totalité... Plusieurs traditions mythologiques donnent à entendre que la naissance d'Adam et Eve n'aurait été que la scission de l'androgynie primordial en deux être ; mâle et femelle. Le premier être humain était homme du côté droit, et femme du côté gauche, mais Dieu l'a fendu en deux moitiés (14).»

Ce rêve de l'unité perdue se retrouve dans l'image surprenante, mais combien nécessaire et significative, de l'avant-dernier vers du poème de **La Route du sel**. L'image de la hache :

*cellule qui fut une et entière jadis
qu'une hache en deux parties orphelines fendit
et dont les voix s'appellent dans l'eau trouble.*

13. Notamment la romancière et essayiste Suzanne Lilar, amie de Roger Bodart.

14. Mircea Eliade, *Traité d'histoire des religions*.

Image initiatique ? Itinéraire labyrinthique ? Quoi qu'il en soit, le parcours de l'imagination poétique, chez Roger Bodart, semble correspondre, de toute évidence, au cheminement d'un inconscient collectif inscrivant ses images-phares dans la mémoire humaine depuis la nuit des temps. Les nombreux rêves nocturnes notés par le poète dans ses publications, mais aussi dans son Journal intime (non encore publié jusqu'à ce jour), sont presque tous des « rêves de naissance » qui combinent – comme dans le poème analysé ci-dessus – le lieu clos (la *soute*) et l'élément aquatique (*l'eau trouble*).

Ainsi, *La Route du sel* s'ouvre sur des horizons à la fois neufs et familiers. Ce livre exigeant, véhément, quasiment visionnaire se nourrit de songes et d'images fabuleuses, de ces *grandes images qui disent les profondeurs humaines, les profondeurs que l'homme sent en lui-même, dans les choses ou dans l'univers* (15).

15. Gaston Bachelard, *La terre et les rêveries du repos*.

Choix de textes

*Dormant longtemps. En rond. Lové dans des entrailles
fades : têtard suçant la vase d'un marais.
Se goûtant. En soi-même enroulé comme l'est
la couleuvre cachée en sa cote de mailles.*

*Dans une mer ultérieure. Roc. Varech.
Poulpe. Lagune suspendue où bâillent
une tulipe anthropophage, une forêt
de chênes en de druidiques Cornouailles.*

*Vulve. Ventre que fend une flèche du vent.
Dans le sillon, la lourde tête. Dans le van,
le sel du bien coulant vers le ventre du pire.*

*L'être d'avant. D'après. D'aujourd'hui. De toujours.
Mort. Ou vie. Ou sans nom ? Assise dans la tour,
La semence préoccupante, le vampire.*

(La Route du sel)

*Coup de gomme. Effacer un visage. Oublier.
Faire sauter le rail, le pont, la route.
Interminable corridor. Escalier,
chambre, antichambre. Triomphe. Absoutes.*

*Métamorphoses. Fougère muée en roc.
Nageoire flagellant le sable
avant d'être aile. Insoupçonnable
saut. Pierre enfantant la flamme. Choc.*

Roger BODART - 20

*Homme sans poids, dans l'eau, dans l'air. Que l'aide
le calcul délivrant du sol l'ange Archimède
volant dans la liquide apesanteur.*

*Libération de toute chose.
De soi. De l'autre. Explosion pour renaître. Ose
reconnaître le dieu unique, le moteur.*

(La Route du sel)

*Un voyage dans une antique diligence.
De vie à mort, trot de cheval.
Flèche perçant le mur du son. Extrême urgence
de traverser la vaginale
demeure, vert cloaque d'ignorance.
Ni vrai, ni faux. Ni bien, ni mal.
Pas même le banal couteau de la vengeance.
flux et reflux de l'animale
lèvre dont les caresses mentent.
(Démenti de l'éther tranquille. Désaveu
des mols enlacements dans l'herbe. Enfin la tente
brûlée. Enfin le roc devenu feu,
l'hyène changée en rose par le jeu
désinvolte d'une fontaine intermittente.)*

(La Route du sel)

*Quelqu'un au milieu de vous
est là.*

Au milieu.

Peut-être

*en vous, à côté, -que nous
refusons de reconnaître.
Quelqu'un. Ne voyez-vous pas
ce vide entre nous, ce piège
comme dans un champ de neige
le gouffre où tombent les pas ?*

*Une voix vous parle. Aucun
n'entend. En tendant l'oreille,
quelqu'un percevrait comme un
lointain murmure d'abeilles.*

*-Au milieu de vous, pourquoi
ce creux? Cette absence doit,
loin, très loin, être merveille.*

(Le Tour)

*Est-ce que l'arbre déchoit
quand, de colonne enchaînée,
il se transforme en fumée?
L'enraciné monte droit,
à coup d'ailes, dans l'espace.
L'oiseau dit : un arbre passe
qui jadis, était épais
et maintenant gagne en paix,
au-dessus de toute cime,
le vertige de l'abîme.
Invisible devenu,
celui qui fut retenu
si longtemps par ses racines,
à la liberté divine
des êtres qui n'ont ni poids
ni forme. Est-ce qu'il déchoit,
ce prisonnier qui s'envole
comme une grande parole?*

(Le Tour)

La connaissance poétique.

*Il y a, à l'origine de toute oeuvre poétique, un moment où l'on rejette
les préoccupations, les fièvres, les combats, tout ce terrible va-et-vient qui
requiert toutes les énergies de l'être et que l'on nomme la lutte pour la vie.*

Il y a un moment où l'on ne lutte plus, où l'on n'est plus tendu vers la conquête, la possession, la domination, où l'on se laisse aller à sa peine, à sa joie, et c'est ce moment-là, ce laisser aller qui, si l'on a le don du chant, donne le poème. C'est pourquoi l'on peut dire qu'un poème, c'est toujours un regard jeté sur la vie. On a marché, on a couru, on s'arrête. On se demande : où suis-je ? Cette interrogation résonne au fond de toute oeuvre poétique. Par-delà le halètement de la passion, on entend cette interrogation, et, par-delà cette interrogation, la réponse. On voit dès lors que ce qui fait le poète, c'est le concours de plusieurs vertus : un certain détachement, d'une part, qui fait de lui un homme qui sait résister au courant violent des agitations humaines, une certaine sensibilité, d'autre part, qui lui permet de ressentir et d'exprimer avec vivacité le heurt de ces agitations. L'âme du poète est sereine et sensible à la fois, comme ces cavernes où viennent aboyer et mourir les colères de la mer.

La connaissance poétique est une connaissance totale, de l'intelligence et du coeur, du corps et de l'âme. On peut même dire que la connaissance n'est poétique que dans la mesure où elle est totale, où elle est connaissance de l'être tout entier. La connaissance scientifique n'est valable que dans la mesure où elle ne procède que de la raison et de l'observation. La connaissance poétique, elle, au contraire, procède de toutes les facultés qui permettent à l'homme d'appréhender la vie. Le poète ne fait pas seulement appel à la raison, cette petite chose à la surface du moi, il use aussi de ses facultés intuitives, il écoute par les instincts, il fait confiance à ses prémonitions, à ses craintes obscures, aux espoirs les plus insensés, à ces profondeurs sibyllines de l'être qui lui permettent de déchiffrer le passé, l'avenir et tous les mystères qui sont fermés aux investigations de la raison raisonnante.

(La Tapisserie de Pénélope)

Chanson

*Vous qui fûtes vivants
Et refermez les yeux,
Redevenez un peu
D'eau, de poudre et de vent.*

*Comme émerge un nageur
Des flots où il plongea,
vous nous vîtes une heure
Et repartez déjà.*

*Poursuivant comme hier
Votre tournante course,
Vous glissez dans la terre
D'où jaillissent les sources*

(Les hommes dans la nuit, 1932.)

Musique pour les sourds

*Il est des jours où je suis loin de moi.
J'entends ma voix perdue au fonds d'un bois.*

*Je vais, je viens, voulant m'approcher d'elle
qui vole à moi, puis lointaine m'appelle.*

*J'ai beau marcher dans mon bois incertain :
mon coeur n'a plus qu'un battement lointain.*

*Où est celui que nous abandonnâmes ?
On a volé la robe de mon âme.*

*Et cependant, Bonheur, vous arriviez.
Un bruit de pas glissait sur le gravier.*

*La feuille était immobile dans l'arbre.
La mer dormait sous ses dalles de marbre.*

*Vous arriviez, matin, calme, midi,
calme espalier de l'été engourdi.*

Roger BODART - 24

*Vous arriviez sur un tapis de mousse
comme un cresson qui suit sa route d'eau douce*

*Par le cheval du silence, conduit,
vous arriviez dans le train de la nuit.*

*Vous ressembliez à mon secret visage.
Je vous voyais comme on voit un présage.*

*Venant vers moi votre épaisse forêt
me prédisait ce qu'un jour je serais.*

*Je plains celui qui n'a pas la fortune
de voir monter comme un croissant de lune*

*son âme au fond du regard d'un passant.
Mon sang n'est rien s'il n'entre dans ton sang.*

*L'enfant qu'on fait est un plaisir qui dure.
C'est l'éternel de la brève aventure.*

*Je t'ai touchée à l'aube d'une nuit.
Un long destin de l'instant a jailli*

(Le Nègre de Chicago, 1958.)

*Je viens d'entendre le bruit
des douze coups de minuit
qui font tomber dans les puits
d'un jour nouveau les fantômes.
La rage du vent d'automne
monte dans le petit homme
tempétueux que je suis.
Autour de moi sont les hommes
du monde entier. Moi, je vis
pendant que ces hommes dorment
pensant à leur vie informe.*

*Il me semble que soudain,
ce vent casse en moi des chaînes.
J'ose être simple. Je viens
vous apporter des mains pleines
de choses sans appareil,
et celle qui m'aimera
en raison de ma nature
conservera dans ses bras
une vérité qui dure.*

(La longue marche, 1975.)

Synthèse

La personnalité de Roger Bodart s'est construite à partir d'un paradoxe qui n'a pas manqué de déconcerter ceux qui l'ont approché de façon distraite. Le cheminement historique du poète (sa *fugace anecdote* : études, carrière, personnage social) impressionna ses contemporains, car les étapes en furent brillantes. Cependant, à ses propres yeux, cette trajectoire eut beaucoup moins d'importance. De la jeunesse à l'âge mûr, son sentiment le plus intime fut double et contradictoire : d'une part, crainte de l'évanouissement, de la dispersion, de la désagrégation au sein du jeu social, et d'autre part, besoin constant de participation, d'échanges, volonté tenace de dialogue.

La route du sel est, à n'en pas douter, son ouvrage majeur. La clé de voûte de son oeuvre. Tout se passe, dans ce livre, comme si le temps et l'histoire n'existaient plus, pour le poète. Il découvre le monde comme s'il était contemporain du premier jour de la création. On peut dire qu'ici, oui, il refait vraiment le monde, que la poésie retrouve son plein sens premier ce n'est pas une récréation, mais une **re**création. Une démarche terriblement périlleuse, un souvenir des temps immémoriaux, l'évocation de la renaissance d'un homme qui se confond avec le jaillissement d'un monde.

«Je trouve un homme très ancien en tout poète véritable» a dit un jour Paul Valéry. Parti à la rencontre, en lui-même, de cet «homme très ancien» le poète Roger Bodart a disparu, un jour, à l'horizon de son paysage intérieur. Il nous laisse aujourd'hui son oeuvre et ses définitions de la poésie qui n'ont pas fini de nous ébranler.

Cette poésie qui s'interroge, qui ne répond rien, qui s'étonne de tout et trouve dans le silence la seule forme de réalisation valable échappe, dans *La route du sel*, aux marques du temps.

Anne Richter
Licenciée en Philosophie et Lettres
Administratrice des *Midis de la Poésie*.